

STANISLAS RODANSKI

**JE SUIS PARFOIS
CET HOMME**

poésie

nrf

GALLIMARD

JE SUIS PARFOIS CET HOMME



*Stanislas Rodanski, Photomaton du 22 décembre 1948
(ancienne collection Jacques Veuillet)*

© François-René Simon

STANISLAS RODANSKI

JE SUIS PARFOIS
CET HOMME

poésie

ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE PAR
FRANÇOIS-RENÉ SIMON

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

À PERTE DE VUE, À PERTE DE VIE
RODANSKI

Stanislas Rodanski nous a laissés dans le pétrin.

« Je suis à pétrir avec les débris de mon ombre une substance poétique qui ne lèvera qu'après ma mort, me laissant dans le pétrin qui est un cercueil. »

Jusqu'à des temps récents, son nom même, Rodanski, servait autant de mot de passe que d'épouvantail. La folie, l'obsession de la mort (crime et suicide), du néant, la recherche d'un nirvana inaccessible ou illusoire, ajoutées à un comportement peu soucieux des règles de la vie en commun, ne pouvaient qu'effrayer. Une aura de destruction et d'autodestruction flottait autour de ce patronyme venu d'ailleurs, peut-être de trop loin, d'un pays trop enfoui au plus sombre de chacun. Il semble qu'on ait enfin admis, du moins dans l'ordre de la culture, le feu du nervalien « Soleil noir ». Son transfert sur le plan de l'organisation sociale, c'est une autre histoire : est-il possible qu'il voie jamais le jour ? Rodanski est de ceux qui, comme avant lui Hölderlin, Nerval, Antonin Artaud et tant d'autres, ne pouvaient attendre et leur destin s'apparente bien souvent à une tragédie. Leur singularité extrême, leur histoire empêchent cependant qu'on les réunisse

sous une même bannière, hors celle de cette mise au ban irrémédiable de la vie, la vie courante et qui s'enfuit. Leur seul privilège – et notre chance – est d'avoir retenu dans leurs mots cette part que nous ne voulons pas voir ni énoncer et que la poésie nous fait éprouver au plus vif.

Rodanski a jonché son parcours de traces fulgurantes, de textes parfois aussi puissants que des catapultes et d'autres s'enlisant dans ce que lui-même appelait la « langue pâteuse ». Voguant avec un humour drôle à faire peur sur la noirceur du monde mais à même de faire naître la beauté du fond de ses gouffres, très vite privé de ce qu'on nomme communément le sens des réalités, il a adopté vis-à-vis de ses propres écrits une attitude pour le moins négligente. Pour une raison ou une autre, il n'a jamais eu la possibilité de composer quelque chose comme un livre. Il eut néanmoins le projet de plusieurs : *Alter Ego*, *La Vie illuminative*, *Supérieur inconnu*, *L'Humour et la Mort*, pour citer quelques titres sur des chemises ou mentionnés dans sa correspondance, abondante, étonnante, bouleversante. Certains comme *Spectr'Acteur*, *La Nostalgie sexuelle* ou *Le Club des ratés de l'aventure* connurent des publications posthumes en plaquette, mais il s'agit plutôt de fragments et rien ne dit qu'elles correspondent aux intentions (d'ailleurs fluctuantes) de leur auteur.

C'est donc à d'autres qu'est revenu le soin de réunir ses écrits – poèmes, proses, journaux, récits, romans – et de les faire paraître sans son aval, à l'exception de *La Victoire à l'ombre des ailes*¹. Cette facétie éditoriale est appelée à durer, juste revanche

1. Édité en 1975 par François Di Dio au Soleil noir, avec une préface de Julien Gracq, qui fut au début des années cinquante un des correspondants privilégiés de Rodanski.

sur une naissance marquée par une identité multiple : Rodanski est déclaré Stanislas Bernard Glücksmann à l'état civil. Ce trouble nominatif a peut-être contribué à creuser un vide identitaire que l'écriture tentera vainement de combler par la lancinante question du « qui suis-je ? » et la répétition de réponses toujours provisoires.

« Je suis l'autre et je marche sur l'ombre de celui qui vient... »

Cette problématique du double, de l'alias, de l'avatar sera si l'on peut dire la seule constante de celui qui prétendit porter le « *masque de l'incognito* », désira s'engager dans l'armée « *comme soldat inconnu* » et signa ses écrits de divers pseudonymes : Nemo, Lancelo(t), Domino Faber, Patrice Truro... La folie – une folie étrangement lucide – l'entraîna très jeune dans un tourbillon d'enfermements dont le dernier, qui dura vingt-sept ans, le mit à l'abri du monde dans un hôpital de Lyon, sa ville natale, pour ce qui fut l'exacte seconde moitié de sa vie : naissance le 20 janvier 1927, internement définitif le 1^{er} janvier 1954, décès le 30 juillet 1981. Dans *Histoire de fou*, texte écrit aux alentours de sa dix-septième année, Rodanski avait d'ailleurs anticipé son sort : « [...] *aussi faut-il que je laisse la maladie se développer dans un cadre propice, et je crois que le meilleur de tous c'est l'asile* ».

De sa vie, longtemps on ne sut que des bribes, qui accréditèrent des fantasmes plus ou moins mythifiants. On connaît davantage de détails aujourd'hui grâce aux témoignages de quelques compagnons de jeunesse dont le plus proche fut sans doute Jacques Veuillet¹, grâce à la publication de quelques-uns

1. « Stanislas Rodanski, l'impossible ami », *Poésie 2000*, n°82 (avril 2000). Jacques Veuillet ne se contenta pas d'éditer Rodanski chez Deleatur, il recueillit un grand nombre de manuscrits, notamment auprès du peintre Jacques Hérol,

de ses journaux¹ et surtout aux travaux biographiques de Bernard Cadoux et de Jean-Paul Lebesson². Inversement, comment ne pas saluer l'intégrité silencieuse de Claude Tarnaud³, s'interdisant tout souvenir concernant son ami, de peur de tomber dans l'anecdote et de trahir ainsi la fraternité poétique qu'ils baptisèrent ensemble, par autodérision « umoreuse », « le Club des ratés de l'aventure »⁴. On n'en dirait rien, de cette vie, si les textes n'en étaient pas en même temps et l'écho et la matrice, dans une réciprocité où la volonté de brouiller les pistes le dispute à celle de les emprunter ! Le souvenir, la trace, l'ombre de ces événements passent parfois dans ses textes. Ici des vers en allemand (il fut déporté dans un camp de travail à Mannheim en novembre 1944), là une référence à Shangri-La, le paradis illusoire d'*Horizons perdus*, ce film de Frank Capra qui l'a tant marqué, ailleurs un nom, un prénom, un événement. Dans un de ses journaux encore inédit, Rodanski, constatant cette imbrication, écrit : « *[Je me sens] voué littéralement à l'aventure dont ma vie durant je ferai ma version* ». Son retraitement définitif passa pour volontaire : de fait, la seule issue pour lui était

et les remit à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, les sauvant ainsi d'une probable et irrémédiable dispersion.

1. *Dernier Journal tenu par Arnold* et *Journal 1944-1948* (Éditions Deleatur, 1986 et 1991).

2. Voir *Stanislas Rodanski, éclats d'une vie* (Fage éditions, 2012), auquel est joint le DVD d'un film réalisé par ces auteurs en collaboration et avec Stanislas Rodanski, *Horizon perdu*. On peut également consulter le site <http://stanislas-rodanski.blogspot.fr/>

3. Claude Tarnaud fut, avec Sarane Alexandrian, Francis Bouvet, Alain Jouffroy et bien sûr Rodanski, de ceux qui se tournèrent vers André Breton et le mouvement surréaliste au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

4. « Parler de lui [Rodanski] est futile : il représente pour moi le prix qu'il faut trop souvent payer à la poésie, le *détachement absolu* », écrit Tarnaud dans *Les Aventures de la Marie-Jeanne* (L'Écart absolu, 2000, p. 40).

l'enfermement. Mais ceux qui se risquèrent à le questionner en furent pour leurs frais : les portes de l'échange ne s'ouvraient quasiment plus.

À ceux qui l'ont connu du temps où il se disait « *fréquentatif* », Rodanski a laissé des souvenirs ébouriffés, oscillant de l'exaltation à la répudiation. Pour ceux-là, il reste à jamais « Stan », un nom qui claque comme un coup de feu, syllabe initiatrice d'une aventure ratée qui s'achève dans la folie : la folie *TriStan*, comme lui-même le souligna. Pour d'autres, il reste Stan le héros, poète au timbre couleur de ténèbres, chantre interrogateur de l'amour au cœur même de la dévastation, poète si naturellement et si extrêmement révolté qu'il va répétant de texte en texte cette constatation :

« L'homme est injustifiable. »

Certains préféreront voir en lui un Gérard de Nerval des temps modernes, amoureux des villes et des rues aux noms feux follets, aventurier égaré dans un monde de signes qu'il a lui-même élaboré et dont on n'est pas sûr qu'il s'y reconnaisse, acteur décidé de cet « épanchement du songe dans la vie réelle » jusqu'à ce que l'un et l'autre se confondent et que l'enfermement en interrompe le flot.

« Je ne dépends de personne sauf de Nerval qui lui-même s'est pendu. »

Se référant à la maturité précoce de ses écrits, on inscrira d'autant plus vite Rodanski dans la lignée de Rimbaud qu'il a fait sien le « raisonné dérèglement de tous les sens », s'adonnant comme on respire à toutes sortes de substances.

« L'ampoule de chloral, petite fleur au cœur brisé... »

Fut-il cet effondré d'une enfance livrée à elle-même, tentant vainement de retrouver son image dans des «*fragments de miroir, pour reconstituer ce cœur perdu*» mais battant toujours au rythme de sa perte? Un homme en quête permanente de son être, un être traversé par le non-être, arborant volontiers le costume de «*l'homme fatal*» et réfractant la sombre séduction du néant.

«*Se faire néant à l'entrée de l'innommable issue de n'être que mort.*»

Et pourquoi ne pas dire de Rodanski qu'il fut le surréaliste parfait (au sens où Jarry disait d'Ubu qu'il était «l'anarchiste parfait»)? C'est lui qui, au cours d'une réunion, entre deux silences, trouva d'un mot le titre de la première revue surréaliste d'après-guerre : *Néon*, dont la devise «N'être rien – Être tout – Ouvrir l'être» semble sortie tout droit d'un de ses poèmes. Il fut de ceux, rares, pour qui l'injonction d'André Breton «Lâchez tout!» ne resta pas lettre morte et on peut supposer qu'il ne se sentit pas trop mal d'avoir largué les amarres : contrairement à Antonin Artaud, il s'accommoda de sa réclusion et ne fit en vingt-sept ans qu'une demande de sortie, curieusement pour Marseille, la ville natale d'Antonin Artaud. Sa fréquentation pourtant revendiquée d'André Breton et des surréalistes fut alternative, dura peu, mais le marqua pour toujours. «*Je suis le dernier surréaliste vivant*», affirma-t-il à Jacques Vuillet venu lui rendre visite au printemps 1980.

Dans le sillage de Jacques Vaché, il fut aussi ce dandy qui se plaisait dans la compagnie des voyous, un amant de la nuit, un blouson doré hanté par les poètes et habité par ses lectures, un

homme du verbe en quête d'une action à la hauteur de ce verbe, un jeune homme de son temps à qui on venait de refaire le sale coup d'une guerre mondiale et qui, plutôt que « gagner sa vie », préféra la jouer aux cartes et se jouer « *Lancelot, le valet de trèfle* » tout en consultant cartes du ciel et tarots.

« Si je n'avais pas eu l'idée d'établir ce maudit horoscope, j'aurais pu continuer à vivre tranquillement. Non, il était écrit que je découvrirais cette folie, et c'est ce qui m'a rendu fou. Je n'ai fait qu'obéir au destin. »

Cet homme ne connaissait pas la peur physique. Les « *montagnes radieuses* » étaient ses amies, il pratiqua le ski, le saut en parachute et caressa le projet de traverser le tunnel de la Croix-Rousse en avion. Par défi naturel et non par goût de l'exploit. Adeptes du « *terrorisme amusant* » et de la provocation mi-poétique mi-glaçante, il voulait devenir « *héros de roman* », ce qu'il fit en écrivant aussi des romans d'aventure mentale.

« Au physique je n'ai peur de rien. Mais mentalement je suis ensorcelé par le désir de réaliser une action », écrit-il à Julien Gracq en octobre 1952 avant d'ajouter : « *Pour être sincère, deux motifs ont schématiquement envoûté mon existence : le danger et la femme. En l'absence de ces deux objets, de ces deux mobiles de ma vie, j'ai cherché à me doper avec des poisons. La poésie m'était le prétexte et la fin. »*

Stanislas Rodanski pourrait être surtout « un cerveau rongé par une chimère¹ », un écrivain que la folie a empêché de s'accomplir, un fou que l'écriture a maintenu en vie. Les textes saisis par le chaos le disputent à d'autres d'une maîtrise

1. Victor Hugo, *Le Promontoire du songe*.

impressionnante de maturité. Lire Rodanski, c'est se retrouver comme en présence d'un fauve : que faire? que comprendre? Une appréhension – dans les deux sens du terme – qu'André Breton a immédiatement saisie en évoquant « ce sombre balancement des syllabes ou des idées ». Une noirceur qui apparaît avec encore plus d'évidence quand ces textes passent par le filtre, ou l'amplificateur, de la voix, dans le vrombissement d'une langue souvent superbe. Sans doute parce que, quelle qu'en soit la forme, poème ou prose, fulgurance ou narration, élucubration ou glossolalie, c'est une même parole qui remonte des « cavernes de l'être¹ ».

Sa dimension poétique fait l'objet essentiel de ce recueil. Stanislas Rodanski s'est lancé très jeune dans l'aventure. Un romantisme violent, un surréalisme éperdu, un « surromantisme » pourrait-on dire, hantent la plupart des textes. Pourtant, certains poèmes chantent à l'oreille, comme pour conjurer leur propos :

*Vogue la galère
Sur l'onde amère
De l'ombre sans espoir...*

Nombre de ces écrits semblent le fruit de l'écriture automatique, dont il n'est pas douteux que Rodanski l'a pratiquée. Ses manuscrits présentent peu de ratures. En dehors même des positions qu'il a partagées, le surréalisme lui a offert un échantillon de techniques qui n'ont pu que le stimuler. Comme peu d'autres il s'est adonné au « stupéfiant image » et les siennes

1. Antonin Artaud.

ne perdent rien à être examinées de près. Leur sens se déniche comme un trésor caché sous une pierre : soulever la pierre des mots pour découvrir le sens. Dans son *Journal 1944-1948*, au début de l'année 1946, il confie un secret de fabrication :

« Pour écrire un poème, on assemble les mots choisis et puis on ajoute le sens. »

Ces mots choisis, en voici un florilège : temps, mort, horizon, aurore, sommeil, veilleur, nuit, ombre, nombre, seul, monde, aveugle, néant, éveiller. Le verbe être connaît une faveur toute particulière et singulièrement la première personne du singulier de l'indicatif présent, qui se confond avec celle du verbe suivre¹. Au surréalisme encore, Rodanski a emprunté (ou plutôt fait sien) le collage et à travers lui le plagiat cher à Isidore Ducasse. Il l'a fait avec ses propres mots, ses propres formules, ses propres images. Le lecteur ne sera pas trop surpris d'en retrouver d'identiques dans des textes différents. Il sera parfois confronté à une impression de « déjà-lu » pas moins perturbante que celle du « déjà-vu » analysée par Freud. Rodanski élaborera même une théorie du « *poème tout fait obtenu à partir de textes tout prêts* » épinglés au hasard de lectures de journaux, de magazines, de livres. Car il s'agit, comme l'a si bien relevé Annie Le Brun², de donner forme à l'informe et retrouver le sens premier du mot « poésie ». Dans ce domaine, le truchement de procédés peut rivaliser avec l'automatisme pour exprimer l'enfoui. « *Je travaille selon une méthode qui n'a rien à envier en complexité à*

1. « Je suis ce que je suis et ce qui me précède », écrira Jean-Pierre Duprey, autre grand « poète noir » du surréalisme de l'après-guerre. Curieusement, Rodanski et Duprey, dans une totale méconnaissance l'un de l'autre, rédigèrent chacun un texte à l'enseigne commune de la *Nuit verticale*.

2. Voir *Si rien avait une forme, ce serait cela* (Gallimard, 2010).

celle de Raymond Roussel», écrira Rodanski au peintre Jacques Hérold. On a retrouvé dans ses papiers des listes de mots, de phrases probablement destinés à des poèmes futurs. « *Il me reste des phrases dont il me fallait faire quelque chose* », écrit-il encore à Jacques Hérold en accompagnement de son poème *Bérénice*. Il ne craint ni l'allitération ni le style « maraboudeficelle » ni la distorsion de la syntaxe jusqu'au charabia, lui qui parfois restitue la langue française avec une majesté oraculaire : que de sentences au tranchant de guillotine !

Le 1^{er} janvier 1954, premier jour de son entrée à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, Rodanski écrit à Claude Tarnaud : « *Je prépare des gags : "Le Pistolet de satin" et quelques poèmes, rares, peut-être.* » Mais rien ne suivra. Ou plutôt la poésie de Rodanski empruntera le chemin de son isolement. À partir d'une date impossible à déterminer faute de témoignage, il remplira carnets et cahiers d'une écriture tantôt rapide et bâclée tantôt appliquée et quasi enfantine. Ces glossolalies hantées « *de religions disparues dans les brumes* » constitueront ce qu'il appelait son « *corps de doctrine* ». Mais elles nous demeurent pour l'instant impénétrables.

F.-R. S.

AVERTISSEMENT

Nombreux sont les textes de Rodanski, pour ne pas dire tous, qui portent peu ou prou le témoignage du tumulte : fragmentés, éparpillés, recopiés ou connaissant plusieurs versions, rédigés sur des supports improbables, etc. Certains n'ont pas échappé à la destruction, à la perte. La quasi-totalité de ceux que nous donnons ici, sauf mention particulière, sont inédits et proviennent du fonds Rodanski de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

L'orthographe a été rétablie, ainsi parfois que la ponctuation quand elle paraissait évidente, tout comme la conjonction « et » en remplacement de l'esperluette (&) que Rodanski utilise systématiquement. L'usage des majuscules, en particulier au début de chaque vers comme c'en était autrefois la tradition, a été respecté (par Rodanski lui-même : souvenir d'école?).

Les notes ont été placées à la fin du volume.

Nos remerciements à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet et aux éditions des Cendres.

JE SUIS PARFOIS CET HOMME



Stanislas Rodanski

Je suis parfois cet homme

Cette édition électronique du livre *Je suis parfois cet homme* de Stanislas Rodanski a été réalisée le 27 octobre 2013 par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en octobre 2013 par l'imprimerie Floch (ISBN : 978-2-07-014347-4 - Numéro d'édition : 257481).

Code sodis : N57048 – ISBN : 978-2-07-250025-1
Numéro d'édition : 257483

